

Chère Katalin Karikó,
Chères et Chers Collègues,
Mesdames, Messieurs,

Il y a un peu plus de deux ans, notre pays plongeait avec d'autres dans la mise à l'arrêt de l'essentiel de sa vie sociale et économique pour protéger les plus vulnérables d'une pandémie contre laquelle nous étions mal préparés.

Et malgré les efforts collectifs considérables qui ont été menés depuis lors, celle-ci aura été dévastatrice en termes de mortalité, de santé publique et d'impact social et économique.

Ce constat douloureux doit bien sûr constituer une source dans laquelle puiser une réforme de nos politiques de santé, une autre manière de penser la prévention sanitaire, de penser l'égalité dans l'accès aux soins et le financement d'une recherche biomédicale innovante.

Mais la pandémie a aussi démontré notre capacité à répondre par l'innovation au défi gigantesque qui se posait à nous. Si nous sommes tous là, aujourd'hui, avec la possibilité de reprendre notre vie collective dans des conditions pratiquement normales, c'est grâce aux incroyables développements scientifiques auxquels vous avez contribué.

Cet exploit s'accompagne d'un paradoxe.

Car ce qui marque incontestablement l'histoire comme une victoire de la science et de la technologie s'accompagne, dans le même temps, d'une crise du rapport à la vérité, d'une défiance croissante à l'égard de l'autorité, des institutions et des élites, et d'un lien difficile et complexe entre la science et la société.

La pandémie a cristallisé ces failles qui se creusaient depuis des années et qui sont aujourd'hui apparues plus béantes que jamais.

Défiance et confiance à l'égard du discours scientifique se sont ces derniers mois entremêlées. Beaucoup de nos collègues qui se sont investis sans compter dans la vulgarisation scientifique auprès des décideurs politiques, journalistes et citoyens ont fait le constat d'un déficit manifeste de compréhension à l'égard des principes et valeurs mêmes de la démarche scientifique.

C'est le cas, en particulier, lorsque les résultats de la recherche se montrent contre-intuitifs, assortis d'incertitude, particulièrement complexes, ou mènent à la commercialisation d'innovations technologiques.

Ces circonstances ont été exploitées par des semeurs de doute, experts autoproclamés ou complotistes de tous bords, pour discréditer un certain nombre d'acquis pourtant peu contestés dans la communauté scientifique, sur fond de mutations sociales profondes et déséquilibrantes.

À l'heure où la crise de confiance à l'égard de toutes les élites — politiques, médiatiques ou scientifiques — est forte, il y a aujourd'hui un effort considérable à opérer pour faire comprendre le lent processus de production des savoirs et ce qui fonde l'éthique et la déontologie scientifique.

Il est de notre responsabilité de faire en sorte que la culture scientifique soit au cœur du discours public, dotée de vertus pédagogiques et démocratiques, transmise de manière efficace dès le plus jeune âge. C'est là une condition nécessaire de sa légitimation.

Car apprendre les sciences, c'est apprendre à penser, c'est nourrir le débat contradictoire et argumenté, c'est admettre le désaccord interprétatif.

L'esprit scientifique progresse par le questionnement et le doute. Non pas le doute systématique, non pas le doute idéologique

hypertrophié de la défiance absolue qui paralyse la pensée, mais le doute comme méthode, un doute positif, une ascèse critique, une posture qui vient équilibrer et minimiser les incertitudes.

Comme l'a suggéré le médecin et responsable politique Philippe Juvin dans le journal français « *Le Monde* », comment ne pas être frappé par la concomitance de la remise en question du discours scientifique et de la dégradation du débat d'idées dans la sphère démocratique ? En France toujours, le spécialiste de sociologie cognitive Gérard Bronner propose de faire de l'esprit critique une grande cause nationale, en résistant à une pensée paresseuse nourrie par les algorithmes plutôt que par le jugement personnel.

Nos démocraties ont toujours été confrontées à un ennemi puissant : le simplisme, le simplisme réconfortant et sécurisant. Car la démocratie comme l'esprit critique sont exigeants : ils s'appuient sur ce que Henri Laborit et Edgar Morin ont au début des années 1980 forgé comme concept : la pensée complexe. Répondre aux enjeux des crises qui se télescopent, sanitaire, climatique ou migratoire, c'est s'appuyer sur un faisceau d'approches, de disciplines, de théories et d'explications, tout en prenant en compte le principe d'incertitude. C'est l'irréductible complexité du réel. Il n'y a pas de réponse simple à des problèmes complexes. La prise en compte de la complexité est ainsi une exigence à la fois cognitive, démocratique et pragmatique.

Comme l'ont écrit Alain Eraly et consorts dans une carte blanche parue dans le quotidien bruxellois « *Le Soir* », on ne peut « *mettre en sourdine les décennies de réflexion critique menées par la philosophie des sciences, et par les scientifiques eux-mêmes, sur le caractère provisoire des connaissances scientifiques, la réfutabilité des hypothèses qui les sous-tendent, et la pluralité des formes de savoirs à prendre en compte dans la construction des politiques publiques et l'organisation de nos sociétés* ».

La crise que nous vivons est en effet multiforme, et demande en retour une réponse elle aussi plurielle, où la science a un rôle à

jouer, mais pas uniquement. Un rôle à la fois créatif et humble, un rôle qui lui permet à elle aussi de réexaminer sa place dans la société et son rapport à la gouvernance, à la décision politique et aux citoyens. Ce qu'il faut restaurer, c'est de la confiance. Une confiance qui elle-même ne peut être aveugle, une confiance critique et vigilante, mais une confiance malgré tout. Sans confiance, sans consensus, il n'y a ni démocratie ni science possibles.

Chère Katalin Karikó, votre parcours est exemplaire de ces questions, en matière de démocratie comme de science. Il est exemplaire de ce qu'est la démarche scientifique, exemplaire du temps long qu'exige la recherche scientifique, exemplaire de notre rapport à l'incertitude, exemplaire de la persévérance lorsque l'on a la conviction de tenir une piste qui pourra changer la face du monde.

Mais il n'y a pas que cela. Votre parcours est exemplaire aussi du courage d'une chercheuse qui a connu le totalitarisme et son étouffoir, et qui a aspiré à la démocratie en osant l'exil et ce qu'il comporte de prise de risque, de peines et d'abandons.

Même après avoir réussi à quitter la Hongrie communiste, votre patrie et votre culture, même après avoir gagné les États-Unis, creuset d'une recherche scientifique des plus dynamiques, vous avez dû vous confronter aux difficultés d'un parcours exigeant pour une femme de science.

Vous êtes pourtant, aujourd'hui, l'une des scientifiques les plus reconnues au monde et votre contribution a été majeure pour permettre de réduire les conséquences sanitaires, sociales et économiques de la pandémie que nous subissons depuis deux ans.

C'est dire que pour nous il était essentiel de vous adresser toute notre reconnaissance, car vous êtes le symbole de ce qu'une société peut offrir de mieux lorsqu'elle est confrontée à un défi aussi inédit.

Pour toutes ces raisons, pour tout ce que vous représentez et pour les valeurs que nous partageons, nous sommes fiers, très fiers de vous octroyer un doctorat honoris causa et de vous compter à partir d'aujourd'hui parmi les membres de notre communauté universitaire.

Nous vous sommes particulièrement reconnaissants d'avoir accepté d'intégrer ainsi notre Alma Mater...